

L'une concerne la liberté des mers, l'autre la fameuse société des nations dont la création, d'après le président Wilson, sera de nature à prévenir toute guerre future.

Espérons que du choc des opinions viendra la lumière.

Le 30 novembre 1918.

A. GOBEIL.



AUTOUR D'UNE CHANSON



EN compulsant, l'autre jour, une collection de vieux papiers, il m'est tombé sous la main une chanson, c'est le nom que lui donne l'auteur, composé aux environs de 1780. Datant d'une époque où la littérature canadienne n'existait pas encore, c'est une rareté, et comme elle présente en outre un intérêt historique, elle mérite doublement d'être sauvée de l'oubli.

La pièce ne porte ni date, ni signature, mais elle est précédée de l'envoi suivant :

A Monsieur le Gazettier :

A Québec.

Monsieur, si cette chanson mal rimée peut trouver place en votre Gazette, vous êtes prié de l'y insérer.

Sur l'air de Parténisse, où : Quoi, ma voisine es-tu fâchée ?

Littérairement le poème est, pour l'époque, de modique valeur. Bâtie sur un mètre difficile, il accuse la main d'un novice. Les vers ont quelque chose d'écourté, de saccadé, qui rend la pièce gauche et monotone. Ils affichent des rimes qui n'en sont pas ou qui ne sont que des assonances. L'auteur laisse passer des vers qui n'ont pas le nombre requis. Même l'orthographe n'est pas impeccable.

La composition ne s'élève pas plus haut que la prosodie : style pauvre, étriqué, contourné, obscur. On sent que le vers torture le style : la forme gâte le fond. Et cependant la dernière strophe, la meilleure semble indiquer que le chansonnier pourrait à l'occasion faire beaucoup mieux.

Peu importe d'ailleurs. Ce qui donne sa valeur à notre chanson, c'est sa couleur locale. Elle est en somme une petite satire des mœurs du temps. A ce point de vue elle constitue un très précieux document historique. Dans son cadre restreint, elle évoque les habitudes et les costumes de l'époque.

Notre anonyme s'accorde avec les récits contemporains : il nous montre la Canadienne du 18^e siècle, friande de luxe et d'amusement, goûts que partage avec elle le Canadien, qui est en outre grand fumeur, buveur de rum, bavard et paresseux. Voilà l'ensemble du tableau, passons aux détails.

C'est une chose fort étrange
Qu'en Canada,

L'on voit partout la fontange.
Mais peu de draps.

dit le chansonnier. Mais qu'est-ce que la fontange ? C'était un nœud de ruban que les femmes portaient dans les cheveux. Son nom lui venait de la duchesse de Fontanges, maîtresse de Louis XIV, qui l'avait mis à la mode. Au retour d'une partie de chasse, le vent qui s'élevait la forçant à quitter sa capeline, elle s'avisa d'attacher sa coiffure par un ruban dont les nœuds tombaient sur le front. Le roi en trouva l'effet si joli qu'il la pria de continuer à le porter tout le soir. Le lendemain toutes les dames de la cour apparurent avec des rubans dans les cheveux. Une nouvelle mode était lancée qui fit le tour de l'Europe et envahit même le Canada. Et comme la mode, ainsi que l'histoire, se répète, nous avons vu, il y a quelques années, le ruban reparaitre dans les cheveux des jeunes filles. C'était, sans le nom, une résurrection de la fontange.

La fontange, c'était le superflu ; le drap, c'était le nécessaire. Au Canada, on sacrifiait gaiement le dernier au premier. Même en simple jupon d'indienne, on arborait la fontange. Toutes les femmes, depuis l'épouse du gouverneur jusqu'à la dernière Cerdrillon, tenaient à l'honneur de se parer du nœud de ruban. Ces dames de l'aristocratie s'en montraient indignées, prétendant que les femmes du peuple n'avaient pas droit à cette parure.

Mais à cette époque déjà le Canada était un pays démocratique : et insoumise, fière de sa fontange,

L'on voit marcher une servante.
A pas mignon.
Parée comme une gouvernante
D'un Cotillon,

sans mentionner les rubans et la pervintaille. Mais ce qu'était ce dernier ornement, il m'est impossible de le dire. Les nombreux dictionnaires consultés ne contiennent pas ce mot. Mais quels que soient les noms, le monde ne change guère au fond : aujourd'hui comme alors plus d'une bonne se charge de parure à paraître éclipser les toilettes de sa maîtresse. Aujourd'hui comme alors, sacrifiant le confort à la vanité, plus d'une femme.

Contre le froid garde sa taille
avec des garnitures et des colifichets.